36e ANNEE (4e SÉRIE) — N° 48 — 14 AOUT 1919

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ 15 francs à l'Édition complète.
10 — à l'Édition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. *Le Capitaine :* amour, justice, force. — II. Foch et la théorie de la guerre. — III. Chronologie de la carrière de Foch. — IV. L'humilité et la vie cachée à l'armée. Raymond Jubert. — V. Bibliographie : dom Hébrard; André Thiers; Thouverez; G. Melin; Probus; Renaudel ; Lugan ; Maurras ; Bouglé ; R. Puaux ; Maxime Vuillaume ; Ernest Daudet ; Mme Adam ; Jean des Vignes Rouges ; Jean Nesmy.

I. — « ... Olivier réfléchit un instant et dit :

— « J'ai compris, mon capitaine. Mais *n'ai-je vraiment pas le droit, du moment que je ne nuis pas aux autres, de me désintéresser de leur bonheur et de rester chez moi ?* Je crois me rappeler que nos pères ont fait une révolution pour donner à chacun la permission de s'occuper librement de ses propres affaires et d'elles seules.

« Le capitaine se leva et tendit la main à Olivier :

— « Maintenant, lui dit-il, tu peux aller te coucher. *Tu viens de jeter par terre, d'un coup de coude, toute l'imposture révolutionnaire.* Sais-tu ce qu'ils ont fait, les individualistes de 1789, quand ils ont écrit leur Déclaration des Droits de l'Homme? Ils ont permis aux riches, aux forts, aux heureux, aux oisifs, de s'amuser sans remords, et prescrit au peuple de crever tout seul. Ils ont voulu libérer les petits de leurs devoirs et n'ont pas vu qu'ils allégeaient ainsi les seules épaules qui fussent lourdement chargées : celles des grands.

« Mais toi, tu ne les écouteras pas, Olivier. Tu prendras tes responsabilités en honnête homme. Regarde-moi : est-ce promis ?

— « Oui, mon capitaine.

— « Bonsoir, mon garçon. » *(Le Capitaine,* pages 114-5).

Olivier, c'est le lieutenant (dans le civil, professeur de lycée). Le « capitaine », c'est le capitaine. Il n'a pas d'autre nom. Ce nom seul dit tout, tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il veut que son fidèle Olivier sache et soit quand il rentrera dans la vie civile. Il ne sait que cela ; il ne parle que de cela, deux cent cinquante pages durant ; mais il le sait bien, et il en parle adéquatement : c'est à savoir qu'il faut des capitaines à l'humanité; que l'humanité veut être commandée ; que son plus grand malheur, et sa plus grande douleur, c'est de n'être point commandée.

Ce fut là tout le malheur de la Révolution, et c'est toute la souffrance des générations issues de la Révolution. Au fond de la Révolution, ce qu'il y a, c'est du désespoir. Le désespoir de la populace, amante trahie. Ce n'est pas d'être commandée, c'est de ne l'être point, qu'elle enrage. On l'abandonne : elle s'affole. Si elle n'avait besoin de ses maîtres et soif de leur amour, elle les chasserait quand ils la trompent, et les oublierait. Elle les maudit : grand signe. La haine que les révoltés portent dans leur cœur, voilà qui est révélateur du grand instinct de l'humanité, le besoin de se sentir commandée.

L'idéologie démagogique prétend que les élites ont fait leur temps, que c'est le peuple maintenant qu'il faut éduquer, en faire un être conscient, toujours plus conscient, qui sache se conduire tout seul, se passer de classes dirigeantes... Alors, vous croyez à ce phénomène : une armée qui marche sans chefs, une usine sans patrons, une maison sans maîtres? Vous donnez au père, dans la famille, figure de parasite?

S'il faut des guides, on veut que ce soit au peuple, devenu conscient, à les tirer de son sein. — Ah ! mon Dieu, le peuple ne choisit pas ses maîtres. Il s'offre, le pauvre : c'est tout ce qu'il sait faire. Vous le faites voter; mais une élection est-elle autre chose qu'une intrigue? un élu, autre chose qu'un intrigant? La foule est vacante. Qui l'aura, du légitime ou de l'usurpateur? Il ne s'agit pas de bavarder, mais de la prendre. L'avenir est au peuple, bien sûr, et c'est notre meilleur espoir, mais sous des chefs à sa taille. Si l'on aime vraiment le peuple, ne pas perdre, à le consulter, le temps que l'on doit à son service. Ne pas le mystifier en lui parlant de sa souveraineté. Un homme loyal, qui chérit le peuple, a horreur de le tromper. La foule est souveraine, oui, mais dans ses besoins, non dans ses volontés. Le service du peuple, oui. Son caprice, jamais.

Un chef, c'est un homme qui sert. *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Et le Vicaire du Fils de l'Homme : *Servus servorum Dei.* L'autorité n'est autorité que dans la mesure où elle se rapproche de cet idéal. Au lieu de cela, que voyons-nous ? C'est qu'au lieu de servir les petits, on se sert d'eux. Ils vivent mal, ils commettent mille sottises, ils ne savent pas utiliser les biens que la nature met sous leurs pas. Il faut leur apprendre à se mieux nourrir, à construire une maison plus saine ; il faut, s'ils se vautrent dans le fumier, savoir leur crier : « Allons, debout ! » Et pour cela, pour les conduire, pour devenir un maître, pour passer du rang des petits à celui des grands, il ne suffit pas d'être plus intelligent, plus puissant : il faut devenir meilleur qu'eux.

Meilleur, — donc les aimer davantage. On n'aboutit à rien sans cela. Pas d'autorité sans amour. L'autorité, c'est Dieu ; et Dieu, c'est l'amour. C'est par l'amour que Dieu nous sauve, c'est-à-dire nous « élève » à lui. Nous ne ferons pas l'éducation du peuple, nous ne serons pas de vrais chefs sans amour. Il faut qu'ils sentent en nous un père, non un garde-chiourme. Autrement ils n'éprouveront vis-à-vis de nous que méfiance et colère. Et il faut qu'ils nous aiment. Avec tout son amour, Dieu ne nous sauve pas, s'il ne se fait pas à son tour aimer de nous. Il faut, pour nous sauver, le concours de deux amours ; il faut qu'à l'amour de Dieu réponde le nôtre. — « Pour commander et qu'on obéisse, il faut être deux, comme en amour. Les maîtres et les serviteurs ressemblent à des amants » : comparaison énergique, mais que le capitaine illustre par une touchante scène de réalité :

As-tu remarqué comme nos ordonnances nous chérissent ? J'ai commencé ma guerre en décembre 1914, dans les tranchées du Santerre. Je me vois encore le premier soir, accueilli par deux lieutenants dans un abri étroit, encombré, boueux et mal couvert. Un homme accroupi faisait la cuisine dans un coin et nous enfumait. Un autre essuyait les quarts et les plats de fer-blanc avec un journal. On dîna. J'étais fatigué. A neuf heures, je m'étendis sur une botte de paille et, les jambes en chien de fusil, le nez au mur, les mains jointes sous ma joue, j'allais fermer les yeux, quand je sentis s'abattre sur mon corps quelque chose de doux et de chaud. Je voulus me retourner. Une voix maternelle chuchota : « Ne bougez pas, mon capitaine. » Je sentis autour de ma poitrine l'étreinte légère de deux bras, qui rabattaient sous la paille, à droite, à gauche, une couverture de laine et me bordaient comme un enfant. L'homme apporta une seconde couverture, la glissa jusqu'à mon menton, mais avec un art extrême, pour ne point toucher mon visage et m'abriter sans m'étouffer. Il s'empara de mes jambes, les souleva. Quand il les replaça avec précaution sur le sol, mes gros souliers étaient emmaillotés, comme les pieds nus d'un bébé. J'eus chaud toute la nuit, chaud comme une caille dans sa plume. Voilà trois ans que Pasquet, puis Cordier, puis Pâris et maintenant Bulot m'entourent ainsi de mille soins...

A l'arrière, au même moment, d'autres hommes, pareils à ceux-là, sabotent leur travail, crachent au visage des bourgeois. Mais les bourgeois sont-ils des chefs ?

... Sais-tu ce qui manquait, avant la guerre ? Des cœurs. Trop intelligents et pas d'entrailles : ainsi tombent les grands peuples.

Avec l'amour, le respect. Qui dit amour, dit respect. Un amour qui n'est pas à base de respect, n'est pas de Dieu. Dieu : *cum magna reverentia disponit nos.* Le mépris des inférieurs est un trait de la psychologie des mauvais chefs. Ne pas prendre ses hommes pour des imbéciles : ils nous jugent. Les Allemands se croyaient appelés à commander à l'univers, et commençaient par ne voir dans l'univers que des sous-hommes : psychologie de Boches.

La justice. Hors de la justice, on n'est pas obéi. Graver dans sa tête ce beau nom de justice ; et, pour lui faire place, envoyer l'égalité au diable. La justice, c'est de distribuer à chacun sa part. Comme on n'a jamais trouvé deux êtres de mérite identique, à qui donner la même part, la justice ne peut être, en fait, que l'inégalité même. Juger, c'est classer, le contraire de niveler. L'égalité, la vraie, celle que le Christ est venu apporter, c'est, non que les hommes soient tous pareils, mais qu'ils aient droit tous à la même justice. L'égalité, c'est la croix de guerre à tous, particulièrement aux lâches. La justice récompense les braves seuls, tous les braves, parce que tous ont droit à la récompense. Et il faut savoir récompenser. Car, un chef est celui qui fait agir ; or, on peut mettre au défi le plus puissant des hommes d'obtenir de ses semblables un deuxième effort, s'il n'a pas honnêtement récompensé le premier. Récompense qui n'est point une équation matérielle, mais qu'il faut savoir égaler aux caractères, aux circonstances, aux besoins de chaque homme. L'Etat s'acquitte avec deux centimètres de ruban. Les femmes ne donnent souvent qu'un sourire, et l'on s'en va content. Mais aux femmes on ne demande pas la justice, elles n'en sont pas capables ; elles jugent comme elles aiment, comme elles haïssent, sans discussion, sans appel, avec leur sensibilité. A la justice il faut un peu plus de prudence, d'attention à considérer toutes choses : on devient injuste au moindre oubli.

La justice, c'est encore l'amour. Pour juger, il faut aimer. Les hommes ne sont justes qu'envers ceux qu'ils aiment, dit Joubert. C'est pourquoi la justice n'est pas tout entière dans la légalité, dans une légalité sans entrailles. A cause de la faiblesse et de la folie de certains juges, il a bien fallu débiter la sagesse en maximes, en lois écrites. Mais elles ne sont pas tout ; et cela n'empêche de regretter le temps où le roi s'asseyait sous un chêne, pour donner raison aux bons contre les méchants : la loi, venant de l'âme d'un homme, était plus souple et plus fine. Une fois mise en formules, on ne juge plus : on résoud des problèmes. Et l'esprit de géométrie ne vaut pas l'esprit de finesse.

Mais pour garder cet amour hors duquel il n'est pas de justice, il faut garder le contact. A mesure que le chef s'élève, il s'éloigne de ses subordonnés, cesse d'entendre leur voix, les oublie. La sensibilité est en raison inverse de la distance ; les malheurs de la Chine n'agissent pas sur nos

nerfs, non plus que ceux de ses ouvriers sur un patron lointain. Il faut le contact pour aimer, le contact aussi pour être éclairé : trop haut placé, on dépend de ses informateurs ; et les informateurs, qui est-ce? Trop souvent des flatteurs, à qui les mauvais chefs trouvent plus facile de s'abandonner. Connaître et décider : c'est tout l'art des maîtres. Presque tous décideraient avec sagesse, s'ils connaissaient ; mais on les trompe.

Le peuple ne demande pas à ses chefs d'être infaillibles, — simplement qu'ils veuillent sincèrement être équitables. Et les inférieurs discernent tout de suite si un chef a l'esprit de justice.

N'avoir d'égards que pour ceux qu'on craint, et négliger les autres, sous prétexte que ce sont de belles âmes, élevées au-dessus de ces contingences, c'est une forme horrible de l'injustice. Une belle âme, précisément parce qu'elle est belle, toute iniquité lui fait horreur.

Et à un chef il faut la force aussi. La force du corps : pourquoi pas ? On n'est pas maître de faire son corps, mais bien de le parfaire :

Si tu veux commander et qu'on te respecte, entretiens tes biceps. Quand un pauvre diable te tendra la main, qu'il sente l'étreinte de la tienne. J'avais un ami, que nous appelions *Viande froide*, un grand dadais, qui s'avançait vers vous la patte pendante. Quand on touchait cela, on croyait avoir dans les doigts une tranche de gigot. Cet homme-là se prenait pour quelqu'un, parce qu'il tenait de son père une charge d'agent de change. Voilà les êtres qui discréditent l'autorité. Son âme était comme sa main : elle traînait...

Il faut être souple, adroit de son corps, et solide sur ses membres. Alors on exerce un ascendant. Si je vois un homme ainsi fait, je me rends compte tout de suite qu'il me domine. J'ai des bras, des jambes, un torse. Pourquoi ne sais-je pas m'en servir aussi bien que lui ? Je me sens inférieur. C'est une impression irrésistible, à laquelle nul n'échappe... Les humains professeront toujours un culte pour ceux qui font honneur à leur race.

La force de l'intelligence. L'intelligence qui guide les autres et conçoit pour eux. Non pas seulement l'intelligence qui comprend : celle-là court les rues ; c'est le rôle des petits, de comprendre, et la plupart y excellent, du moins en France ; notre peuple n'est point sot. Mais l'intelligence qui ne se borne pas à voir, à percevoir au vol, mais qui réalise et construit : la raison. Or, cette intelligence-là, où est-elle, chez nos chefs ? On critique, on ne construit pas. On a des idées en masse, et nulle pensée.

Il y a les verbeux, qui peuvent avoir l'œil vif, mais qui ne comprennent rien, parce qu'ils voient des mots au lieu des choses. Ils détruisent étourdiment ce qui vit, et ne réussissent à édifier que des formules.

D'autres se détachent de toute réalité à coups de syllogismes : intellectuels, pédants, assembleurs de nuées.

Les plus nombreux, les plus néfastes, sont les sentimentaux. Ils envoient leur esprit à la recherche de ce qui plaît à leur cœur et font croire, croient eux-mêmes, qu'ils raisonnent, alors qu'ils ont soumis leur cerveau à des passions.

La force de l'honnêteté. Ne pas dire que la plupart des braves gens sont stupides, que la vertu rend bête. La vertu constitue une richesse dont tout homme désire la possession. Même les filous, s'ils prennent l'argent d'autrui, c'est pour avoir pignon sur rue et se reposer, dans l'honnêteté, de leurs mauvais jours. La vertu est une richesse ; et comme toute richesse, elle peut rendre avare, égoïste, paresseux ; et ces travers conduisent à la bêtise, mais c'est qu'ils en viennent. L'honnêteté n'est génératrice de sottise que pour les sots. A des gens intelligents, elle n'apportera jamais que de la lumière et de la force. Raison et vertu se confondent, portent même un nom commun : la sagesse. Et il faut être sages, pour qu'on nous aime. A la base historique des révolutions, il y a les vices des grands. L'immoralité de leurs maîtres a toujours désenchanté les petits, qui croient d'instinct, parce qu'ils ont besoin d'elle, à la vertu de leurs conducteurs.

La droiture est, dans les mains d'un chef, une arme souveraine.

La force de l'exemple. Ceci fait partie de l'honnêteté. L'honnête homme rougit de ne point accomplir lui-même ce qu'il prescrit aux autres :

Ecoute. Je revenais un jour de permission. J'avais trouvé, à la gare de Montdidier, une automobile qui rentrait à vide à Hangest, où cantonnait le bataillon. Je m'installe à côté du chauffeur, et nous voilà sur la route de Roye... Au voisinage d'une auberge, un coq, qui faisait le beau sur la route, prend peur et détale devant nous. Je me mets à regarder cet animal, que la terreur rendait ridicule. Il avait l'air de voler avec ses grandes pattes, qu'il lançait à droite, à gauche, sans aucune grâce. Pour le reste, on voyait une touffe de plumes en désordre, un mauvais plumeau, et qui hurlait. Le chauffeur se pencha vers moi : — « Si les poules étaient là, dit-il, elles rigoleraient. » Cet homme était un philosophe. Sous l'image de la bête qui fuyait, il évoquait une grande idée... Tu prétends donner l'exemple. Ce n'est pas assez dire. Donner l'exemple à ses hommes, n'est qu'un des effets de la puissance. On agit mieux qu'eux, on s'offre en modèle, parce qu'on leur est supérieur. La supériorité, voilà l'affaire. Un coq, parce qu'il est beau, fort, hardi, règne sur la basse-cour. Mais s'il fuit, mon bon ami, s'il court plus vite que ses poules...

Un chef qui ne paie pas d'exemple, qu'arrive-t-il ? Instinctivement c'est sur ses subordonnés qu'il a besoin de se venger de sa lâcheté. Il est arrogant. Il n'en a point conscience, toujours. A la base de l'arrogance il n'y a point, sauf exception, une mauvaise âme, une intention criminelle ou même méprisante ; mais il y a de la poltronnerie, de la faiblesse, de la maladresse. Elle trahit moins de perversité que d'indigence morale. La plupart des imbéciles, des faibles, et presque toutes les femmes, faute d'autorité, sont autoritaires. Un vrai chef n'est jamais arrogant. Le sont, au contraire, les déclassés, les usurpateurs, ceux qui gouvernent alors qu'ils n'ont pas encore, n'ont plus ou n'auront jamais qualité pour le faire. D'où trois sortes d'arrogants : 1° les parvenus, qui ont tout à apprendre (comme ces vieux sergents-majors, dont la guerre a fait des capitaines insupportables) ; 2° les seigneurs en disponibilité que sont devenus,

depuis la Révolution, certains aristocrates, et, depuis le socialisme, beaucoup de bourgeois ; enfin 3° tous les petits, parmi lesquels sont les femmes, inaptes, par nature, au commandement.

Un père n'est point arrogant vis-à-vis de ses enfants ; et la paternité, voilà l'idéal du commandement. Puissant et paternel. L'arrogance irrite les inférieurs ; si elle ne les irrite plus, c'est qu'elle les a trop avilis pour les laisser capables encore de réaction. Et cela, c'est le crime des mauvais chefs : ils avilissent le commandement, sans doute, mais surtout ils avilissent, ils déshonorent le service. Ces gens-là n'ont jamais su obéir, parce que, « quand on a connu l'honneur de servir, on veut que ses serviteurs le goûtent, et l'on commande bien »...

Ils devisent ainsi plus de 200 pages durant. Le capitaine, blessé grièvement, est évacué sur Paris. C'est là qu'il entend les cloches du 11 novembre 1918. Ce jour-là, Olivier, en convalescence, lui rend visite. Le capitaine touche à son dernier jour... Ils n'ont pas parlé de Dieu, jusque-là. Dieu ! Olivier, dans sa chaire de lycée, l'a tant perdu de vue ! Le capitaine, non, malgré une vie parfois mouvementée. Il n'a pas prononcé le nom de Dieu ; il s'est réservé ; il a pris Olivier au point où il voit qu'Olivier en est. Mais ce Dieu, comme on le sent présent à toutes ces pages ! Comme tout cela est chrétien, et n'est que chrétien, et ne se comprend ni ne se dit hors du christianisme ! Déjà, il y a près de trente ans, Ollé-Laprune démontrait, devant ses élèves de l'Ecole Normale (devant Jaurès), le Prix de la vie, le sens de la vie, le sens du devoir, de la responsabilité ; il le démontrait en s'appuyant uniquement, semblait-il, sur la raison humaine ; et puis, arrivé au terme et se retournant pour embrasser du regard le chemin parcouru, il découvrait que tout cela, c'est rationnel sans doute, c'est la raison même, et que cependant la raison toute seule n'y est pas arrivée hors de la révélation et que ce n'est que dans le christianisme, ce n'est qu'au bras de Dieu que la raison a gardé assez de netteté et déployé assez de force pour déduire sans tâtonnements et sans errements, pour mettre en un jour si clair et si serein cet ensemble de vérités où elle se sent si bien chez elle...

De même, le capitaine, arrivé au terme, — au terme de sa vie comme de son enseignement, — évoque, devant cet ordre dont il a si bien parlé, la notion du Suprême Ordonnateur... Et, devant Olivier étonné, presque ahuri :

> ...J'ai la fièvre ; je n'en peux plus. Ecoute bien ces derniers mots de ton vieux capitaine. Je t'ai enseigné, vois-tu, de belles choses, mais il faut parfaire loyalement sa pensée, et, si on veut élever un monument, le conduire jusqu'au faîte, jusqu'à la clef. La clef n'est pas une pierre qu'on prend à sa fantaisie. Sa substance et sa forme ne dépendent point du caprice des hommes. On ne choisit pas son Dieu : on obéit à Celui qui règne, et, pour l'adorer, on se soumet au culte que, sans doute, il a prescrit...

Olivier craint de l'avoir fatigué... « Je vais vous quitter. Vous devriez dormir un peu. »

— « Non, j'attends quelqu'un. »

— « Adieu », répond le pauvre garçon, qui se penche sur son chef, l'embrasse, et, sans détourner la tête, se jette vers la porte. ...Sur le seuil, il croise et manque heurter... l'aumônier.

« Olivier pâlit et s'effaça. Tandis qu'il descendait vivement l'escalier, un mot s'échappa de ses lèvres :

— Evidemment, murmurait-il. »

C'est sur ce mot que se clôt notre livre.

Mais n'y a-t-il pas, dans ce simple mot, toute une apologétique ? *Evidemment !* c'est-à-dire, comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? comment ne l'ai-je pas senti ? comment n'ai-je pas senti, à travers et à la source de toutes ces grandes paroles de mon vieux capitaine, autre chose qu'une foi humaine ?... Oui, tout autre chose, en effet ! ...La clef de voûte ! ...Hors de là, tout croule.

Et maintenant, l'auteur du *Capitaine* vient de rentrer dans la vie civile. C'est M. Antoine Redier.

Il était, avant la guerre, directeur de la *Revue Française*. Etre directeur de Revue, c'est bien faire fonction de « capitaine », de chef, de tête. C'est prendre la tête, non pas seulement de son personnel, mais du public, du « peuple » que l'on aime, que l'on veut « servir », que l'on a horreur de tromper, que l'on veut éclairer doucement, diriger droitement (comme fait le *Capitaine* tout le long de ce livre), orienter vers la clef de voûte. On a vu, par ce que nous venons de dire du *Capitaine*, si la Providence avait armé M. Redier pour ce poste. Et l'on se souvient, nous nous souviendrons toujours, avec une reconnaissance émue, de ce qu'il avait fait de sa *Revue Française*, devenue, sous sa direction, une de nos plus chères espérances... (Cf. *Ami* 1911, p. 449-459).

La *Revue Française* est maintenant une morte de la guerre. Elle revit ; elle a commencé à revivre dès la fin de juin, « mais point tout à fait la même, dit M. Redier, et c'est là-dessus qu'on discutera. *Son âme n'aura point changé*, vous le savez bien, vous qui avez confiance en moi. Mais son nom, son format, sa couverture bleue, nos habitudes... » Elle revit, sous le nom de *Monde illustré* et dans la maison du *Monde illustré* (quai Voltaire, 13, Paris), une vieille Revue (fondée en 1857) qui, peu avant la guerre, avait passé sous la direction d'un catholique, M. Dupuy-Mazuel (petit-fils d'Henri Mazuel, le célèbre helléniste et Universitaire catholique dont Mgr Baudrillart retraçait naguère avec amour la carrière, *Correspondant* du 10 avril 1919). M. Dupuy-Mazuel fit connaissance, aux armées, de M. Redier et de M. Henry Bordeaux (le directeur du *Foyer*). Et voilà comment, pour faire face à des nécessités financières qui autrement eussent été insurmontables, le *Monde illustré* a convié à fusionner avec lui 1° le *Foyer*, 2° la *Revue Française*. Il publiera les Conférences du *Foyer* (et un article de H. Bordeaux chaque semaine) ; et une bonne partie de la rédaction de la *Revue Française* passe au *Monde illustré*, M. Redier en tête avec son hebdomadaire « Courrier de Paris ». Je crois que l'on peut faire

confiance à M. Redier quand il nous assure que le nouvel organe « comblera tous les vœux de ceux qui nous aimaient »[1].

Précédemment, la première année de la guerre, de décembre 1914 à août 1915, M. Redier avait écrit **Méditations dans la tranchée** (in-12 de 255 p., 4 f., Paris, Payot), un grand livre, sous sa forme familière... Ce qui mène à Dieu, ce n'est pas le danger, pas même la menace immédiate de la mort. La preuve, c'est que nous sommes tous, notre vie durant, en grand danger; la mort, dès le berceau, nous épie. Nous le savons, et, pour la plupart, nous n'y faisons pas attention. Les mousses font le signe de la croix en quittant le port; et puis l'oubli vient. Les soldats, aux premières balles, entrevoient ce qu'il adviendra d'eux s'ils sont touchés : puis l'habitude agit, la frivolité les reprend. — Ce qui ramène à Dieu, c'est de réfléchir. Et il faut en prendre la peine. Par exemple, écrit notre auteur dès décembre 1914, « je n'ai jamais entendu dire ni dit moi-même autant de paroles vaines, dans toute mon existence, que depuis mon séjour dans la tranchée. Nous avons, à cause du péril extrême, besoin de beaucoup de divertissement, et nous ne cessons, en effet, de nous divertir. Il me semble que ma cervelle est devenue légère, légère. Par moments, je prends ma tête avec effroi dans mes deux mains et je pense : que fais-je ici, si je ne m'améliore pas? » D'où ce livre, ces « méditations », ces réflexions sur le devoir, la bravoure (plus rare dans le civil qu'à la guerre), la liberté, la fraternité d'armes, la force, l'honneur, la patrie, le Dieu des armées...

La guerre a changé tous ces ouvriers, ces paysans, ces électeurs... Elle en a fait sans peine des soldats braves : sont-ils devenus, du même coup, des braves gens pour toujours? ...Non, pas nécessairement. — « Mais je pense que nous serons *en état de devenir meilleurs,* et c'est l'important. La notion du devoir, restaurée par la force, ne nous aura pas donné l'habitude définitive de bien faire, mais nous laissera aptes à suivre, *si on nous les montre,* des directions nouvelles. »

Oui; mais il faut une élite pour les montrer. Il faut des « capitaines ». — « Pour corriger les peuples, comme les enfants, il ne suffit pas de leur enseigner le bon chemin : il faut les y conduire par la main. »

II. — Bataille = lutte de deux volontés.
Victoire = volonté.
Victoire = supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu.
Guerre = département de la force morale.

Qui pose ces équations? Le vainqueur de l'Allemagne, le maréchal Foch[2]. Et dans ces équations il nous livre l'âme de son âme, l'idée de sa vie, qui a été d'opposer à la conception mécanique, matérielle, brutale, de la bataille, à la méthode figée du raisonnement allemand, d'ordre plus mathématique que spirituel, la conception intellectuelle de la guerre, l'efficacité des forces morales. Rappelant le mot de Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue, car une bataille ne se perd pas matériellement, » donc, ajoute Foch, c'est moralement qu'elle se perd. Mais alors, c'est moralement aussi qu'elle se gagne, et nous pouvons prolonger l'aphorisme par : *Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu.*

Quelle superbe illustration de cette maxime il a donnée lui-même dans son fameux télégramme du 9 septembre 1914, en pleine bataille de la Marne! Les mauvaises nouvelles affluaient, dans l'après-midi; on venait de lui annoncer le repli du IX[e] corps et la retraite du XI[e]... Lui, il télégraphie au G. Q. G. : « *Mon centre cède, ma droite recule, impossible de me mouvoir,* SITUATION EXCELLENTE : J'ATTAQUE. » La garde prussienne se croyait victorieuse (on trouva le lendemain matin, à la Fère-Champenoise, étendus ivres sur le parquet des chambres, au milieu des bouteilles de champagne, des officiers teutons qui avaient trop tôt fêté la victoire) : lui, Foch, avait refusé de s'avouer vaincu.

C'est lui qui, ce même jour, disait à ses officiers : — « Puisque l'ennemi s'évertue à nous enfoncer avec cette furie, *c'est qu'ailleurs ses affaires vont mal* et qu'il cherche une compensation. » — Et à un de ses subordonnés qui lui objecte que ses troupes sont très fatiguées : — « Les Allemands le sont bien davantage, réplique-t-il. Attaquez! »

Même ténacité le 31 octobre 1914, sur l'Yser, alors que la situation est désespérée vraiment et que le maréchal anglais French est décidé à un repli à l'ouest d'Ypres. Foch (qui depuis le 15 octobre a le titre d'adjoint au commandement en chef, avec la mission de « coordonner » les efforts des troupes engagées de l'Oise à la mer) accourt, trouve French chez d'Urbal, lui insuffle son opiniâtreté, rédige lui-même, à la demande de French, l'ordre que French transmet à Haig, et le soir, écrit : — « La situation paraît très favorable, le gros effort fait par l'ennemi depuis deux jours n'ayant produit aucun résultat. » Il fallait l'imperturbable optimisme de Foch, sa volonté absolue de ne pas s'avouer vaincu, pour envisager ainsi une situation qui quinze jours encore restera des plus critiques. Tout ce mois tragique (13 octobre-15 novembre 1914) où ce qui fut en jeu, c'étaient les communications entre le continent et l'Angleterre, on a vu ainsi Foch, actif comme un jeune colonel, courir les quartiers généraux, — de celui de Castelnau à celui du roi Albert, et chez French (ainsi qu'il disait), comme chez Maud'huy, ou chez d'Urbal, souriant d'une façon un peu énigmatique sous sa grosse moustache grise, dit Madelin *(Mêlée des Flandres),* tout en mâchonnant son éternel

[1] Le prix d'abonnement est de 72 f. par an! Mais nos lecteurs savent quelle crise inouïe traverse en ce moment le marché de la librairie. Même la *Revue des Deux Mondes,* jusqu'aujourd'hui impavide, vient, à la dernière extrémité, de céder à la nécessité et de hausser ses prix. M. Redier explique que ce qui permettra au *Monde illustré* de vivre, alors que ni la *Revue Française* ni le *Foyer* ne l'eussent pu, c'est le revenu de la publicité. Je donnerai, dans une prochaine Causerie, un travail d'ensemble sur les conditions du marché de la publicité et le fonctionnement financier des grands journaux.

[2] Dans ses deux ouvrages, — les deux ouvrages qui, à eux seuls, méritaient de lui ouvrir les portes de l'Académie Française : **Des Principes de la guerre**, gr. in-8 de xx-343 p., 25 cartes, 15 f., et : **De la conduite de la guerre. La Manœuvre pour la Bataille**, gr. in-8 de XVII-495 p., 15 f. — De ces deux ouvrages, le commandant Grasset vient d'extraire un volume de **Préceptes et jugements du maréchal Foch**, précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal, in-12 de LXXIII-255 p., 4 cartes, net 6 f., Paris, Berger-Levrault. Ces *Préceptes,* extraits textuellement de l'œuvre du maréchal, sont distribués selon l'ordre alphabétique. ce qui rend les recherches bien commodes. Ils sont d'une lecture accessible à tout le monde. D'ailleurs tout ce qu'a écrit Foch, est la clarté même, comme nos lecteurs en jugeront par les lignes que nous allons en citer. On se dit : c'est si simple que cela, la guerre!... Oui; mais encore faut-il y penser. Déjà Napoléon, je crois, disait que l'art de la guerre, ce n'est autre chose que du bon sens. Et le bon sens court les rues, sans doute, mais parce qu'il ne trouve pas où se loger.

cigare, écoutant parler, l'œil vif, brillant, malin, parlant à son tour par formules brèves, pittoresques, saisissantes, sachant en quatre phrases faire éclater la vérité et faisant accepter toutes les vérités — même les désagréables, — au besoin par un amical coup de coude et surtout par une si évidente, si sincère, si communicative cordialité que, du jeune roi des Belges au vieux maréchal anglais, personne ne lui avait pu — fort heureusement — résister.

Même ténacité en cette terrible Semaine Sainte de 1918, alors que l'offensive allemande déclenchée le 21 mars à 9 heures du matin vient de briser la résistance des IIIe et Ve armées anglaises, ouvre le 22 une brèche de 80 kilomètres, franchit le 23 la Somme à Ham, le canal Crozat à Saint-Simon, à Jussy, à Tergnier, toutes les colonnes ennemies convergent par toutes les routes vers Paris, un trou béant s'est formé entre la droite de la Ve armée anglaise qui recule vers l'Ouest et la gauche de la VIe armée française qui, malgré des prodiges d'activité, ne réussit pas à étendre assez vite son front vers Chauny et Noyon pour conserver le contact avec nos alliés, von Hutier y précipite ses réserves, qui progressent jusque sur la ligne Montdidier-Noyon, à 60 kilomètres de Paris... C'est devant l'imminence de la catastrophe que Foch, le 26 mars, au conseil de guerre tenu à l'Hôtel de Ville de Doullens, reçoit mission de « coordonner les opérations des armées alliées » (le même titre sous lequel déjà il a remporté la victoire de l'Yser et qui avant la fin de ce mois de mars se changera en celui de « généralissime des forces françaises, anglaises, américaines et belges combattant sur le front occidental »)... Tout autre que Foch eût probablement jugé la situation désespérée. Lui, en deux jours, ferme la brèche (28 mars), oppose à l'ennemi, dans toutes les directions, un front reconstitué et bien défendu. Le matin du 30, nouvelle attaque allemande, de Moreuil à Lassigny, pour forcer le passage vers Clermont et Compiègne : si ces deux villes eussent été atteintes à dix heures du matin (comme le portaient les ordres trouvés sur les prisonniers), les Allemands entraient à Paris le 1er avril. Mais Foch (installé alors à Sarcus, village picard) a prélevé des réserves sur les parties du front non menacées ; l'offensive allemande, qui ne pouvait réussir qu'à condition de ne pas rencontrer de résistance trop obstinée, est à bout de souffle ; les Allemands trouvent que Paris est décidément d'un accès trop dur et prennent maintenant pour objectif Amiens. Contre Paris, le front d'attaque devait être de 80 kilomètres, trop vaste pour des réserves appauvries ; contre Amiens il ne sera que de 40 kilomètres, et l'attaque sera enrayée encore pourtant (4-8 avril). — Arrêtés devant Amiens, ils attaquent, le 9 avril, sur un nouveau front, de 25 kilomètres, d'Ypres à La Bassée, avec Calais et Dunkerque pour objectifs. Combats acharnés tout le mois d'avril (Mont Kemmel) [1]. A la fin d'avril, les réserves allemandes cessent leurs assauts. Malheureusement, la fatigue de l'armée anglaise oblige Foch à maintenir dans le Nord une partie de nos réserves françaises, appauvries elles-mêmes ; l'Italie déclare avoir besoin encore des deux divisions françaises que nous avons chez elle : en sorte qu'il n'est pas possible, pour l'heure, de songer à prendre de grandes offensives. La double menace de l'ennemi sur Paris et sur la côte demeure.

* * *

Un des meilleurs lieutenants de Foch en ces jours terribles fut le général Humbert, chargé, dès le 22 mars, de prendre en main, avec toutes les troupes françaises et anglaises, entre le canal Crozat et la région de Nesle, la bataille compromise. Résister, résister, résister, « quel que soit l'état des troupes », a dit Humbert le matin du 25 ; et le soir, à l'heure la plus critique : « Les troupes défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir. » — Le 26, c'est aux chefs qu'il s'adresse : « Ne pas reculer d'une semelle de la position principale de l'armée... Que tous les chefs soient profondément résolus à accomplir ce devoir jusqu'à la limite extrême du sacrifice et sachent l'exiger de leurs hommes. » — Dès le 28, le flot endigué, il relance ses troupes à l'offensive ; l'armée allemande commence à glisser vers l'Amiénois, il la fait attaquer pour retenir à lui les forces qui ailleurs pourraient faire la trouée ; le 29, il ordonne « la défensive agressive » ; le 30, il repousse le suprême assaut sur son front et ferme définitivement à l'Allemand la route de Paris.

Dernière tentative des Allemands *nach Paris* en juin. Le 7, Humbert alerte son armée : c'est sur nous, dit-il, que l'ennemi va tomber, — « et demain ». Le 9, en effet, l'ennemi attaque, et, après des luttes acharnées, Humbert lui ferme décidément, le 13, la route de Compiègne comme celle de Senlis. — Le 13, il lance un ordre du jour résumant la bataille : ... « Si nous avons perdu du terrain, comme il arrive presque fatalement dans la défensive, lui, il a perdu la bataille. Il voulait aller à Paris une seconde fois, comme au mois de mars. Vous lui en avez fait claquer la porte au nez. Il n'ira pas. »

Dès avril 1915, Joffre avait dit de lui, dans une citation : — « Juge avec calme les situations les plus délicates. Se décide vite et poursuit sa décision avec une opiniâtreté et une énergie à toute épreuve. » On dit couramment dans l'armée que le général Humbert est « un homme heureux » (parti de rien : fils d'un modeste gendarme de Rambouillet, enfant de troupe au 20e chasseurs à cheval, engagé volontaire à dix-huit ans, obtient de suivre quelques classes du lycée voisin de son quartier, entre à Saint-Cyr, en sort premier en 1883, va batailler aux frontières de Chine, rentre en France en 1887, Ecole de Guerre, puis Madagascar, puis l'Elysée, jusqu'à la mort de Félix Faure, puis le Maroc, où Lyautey le prend pour adjoint à Rabbat ; puis, le 11 août 1914, embarquement à Casablanca pour la France, où la « division marocaine », de Mondement en septembre 1914 jusqu'aux dernières batailles de 1918, ne cessera de conquérir des titres à l'immortalité) : bonheur fait, comme il arrive souvent, de constante et entreprenante énergie.

* * *

Mais revenons aux « Préceptes » du maréchal

[1] Voir *La Bataille des monts de Flandre*, par Louis Gillet (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1919) : bataille de la Lys 9-16 avril (les Allemands l'appellent la bataille d'Armentières) ; bataille du Kemmel 17-25 avril (qui fut un succès grassement exploité par la presse allemande : 6.000 prisonniers, 53 canons, 200 mitrailleuses) ; bataille de Locre 27 avril-3 mai, ou la riposte de Foch : l'offensive ennemie est définitivement brisée ; le 4 et le 5 mai, une série de petites offensives générales sur tout le front nous rend des fermes, des points d'appui qui consolident nos positions. L'initiative est à nous désormais sur ce front.

Cette bataille des monts de Flandre a pesé lourdement sur la suite de la campagne, dit M. Gillet : « Elle intriguera les critiques. Peut-être y verront-ils, parmi les actions de la guerre, une de celles qui caractérisent le mieux la méthode des deux adversaires : d'un côté, la manœuvre allemande montée *a priori*, au mépris des intentions du partenaire, qui ne comptent plus ; de l'autre, la parade de Foch, sa contre-manœuvre rapide, une concentration de la dernière heure qui déjoue au moment précis les desseins de l'ennemi : la lutte, en un mot, de la souplesse contre la brutalité. L'exemple demeurera classique. »

Foch, à ce qu'on pourrait appeler « l'Esprit » du maréchal Foch et qui, pour n'avoir pas été conçu directement (comme d'autres Esprits) en vue de la stratégie spirituelle, de la *colluctatio contra spiritualia nequitiæ,* y trouve bien ses applications aussi.

La victoire, dit-il, va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence.

... *Volonté de vaincre :* première condition de la victoire, premier devoir de tout soldat, par conséquent ; — mais aussi résolution suprême que le commandement doit au besoin faire passer dans l'âme du soldat... Si la volonté de vaincre est nécessaire pour livrer bataille avec chance de succès, le généralissime est criminel de livrer ou d'accepter cette bataille sans cette volonté supérieure qui doit donner à tous la direction et l'impulsion.

Est-ce assez simple !... mais c'est l'évidence même !... Oui, évidences, poursuit Foch, mais évidences « dont l'éclat disparaît aux époques tristes de l'histoire » :

Preuves : les grandes batailles autour de Metz (16, 18 et 31 août 1870), qui nous montrent une armée combattant bravement *sans que son chef voulût la victoire.* Comment l'aurait-elle obtenue ?

C'est qu'en réalité les grands événements de l'histoire, les désastres qu'elle enregistre à certaines de ses pages, comme l'effondrement de la puissance française en 1870, ne sont jamais des accidents, mais bien les résultats de causes supérieures et générales qui s'appellent l'oubli des vérités morales et intellectuelles les plus vulgaires, comme aussi l'abandon de l'activité de l'esprit et du corps, qui constituent cependant la vie et l'hygiène des armées...

Certes, il faut de la science. Mais la science n'est pas tout. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens de ce mot *science.* — « Il ne viendra aujourd'hui à l'idée de personne de prétendre qu'il puisse y avoir une *science de la guerre.* Ce serait une absurdité du même genre qu'une science de la poésie, de la peinture, de la musique. »

Ce qu'il y a, c'est, non pas une science, mais une « théorie de la guerre, tout comme il en existe une pour ces arts libéraux et pacifiques. Ce n'est point cette théorie qui fait les Raphaël, les Beethoven, les Gœthe, mais elle met à leur disposition une TECHNIQUE sans laquelle il leur serait impossible de s'élever aux cimes qu'ils atteignent. »

C'est cette technique que Foch enseignait à l'Ecole de guerre 1° par l'étude de l'histoire, la méditation des faits de guerre des grands capitaines, 2° par l'étude de *cas concrets,* de problèmes répondant à des réalités et non à des rêveries didactiques : « La situation est...; le but à atteindre est...; les moyens dont on dispose sont...; décision prise et ordres donnés. »

C'est la science de cette technique qui permet de voir, du premier coup d'œil, sur un champ de bataille, le parti à tirer d'une situation. Car, sur le champ de bataille, c'est de coup d'œil instantané qu'on a besoin : — « La réalité du champ de bataille, disait-il, c'est qu'on n'y étudie pas : on fait simplement ce que l'on peut pour appliquer ce qu'on sait ; dès lors, pour y *pouvoir* un peu, il faut *savoir* beaucoup et bien. »

C'est cette science approfondie qui permet au génie, en un moment donné, de la dépasser. La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; le grand art est parfois de s'affranchir de certaines règles traditionnelles [1]. La science ne doit pas rendre livresque : avant tout, l'objectivité. Foch aimait à citer la fameuse question que se pose Verdy du Vernois arrivant sur le champ de bataille de Nachod (Nachod, à la frontière de Bohême, deux corps d'armée autrichiens écrasés successivement les 27 et 28 juin 1866, cinq jours avant Sadowa). Verdy du Vernois, devant les difficultés qui se présentent à lui, se frappe la tête, cherche dans sa mémoire un exemple ou un enseignement qui lui fournisse la ligne de conduite à pratiquer. Rien ne l'inspire : — « Au diable, dit-il, l'histoire et les principes ! Après tout, *de quoi s'agit-il ?* » Et aussitôt son esprit est fixé.

Cette technique une fois acquise et possédée, la parole est et reste à la volonté. Méditez cette grande page de Foch :

Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à consommer, — et ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles, c'est l'initiative partout qu'il faut s'assurer, c'est l'offensive qu'il faut déchaîner en tous points, — où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours si risquées et périlleuses, si ce n'est *dans les natures supérieures, avides de responsabilités ?* celles-là qui, *profondément imprégnées de la volonté de vaincre,* trouvent dans cette volonté, comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la victoire, l'énergie d'exercer sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer, même leur honneur, car un général battu est un chef disqualifié...

A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des questions de savoir ou à l'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux mis en œuvre au jour le jour, on ne trouve encore, pour éviter l'erreur, la faute, le désastre, pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné, qu'une seule ressource — mais celle-là

[1] Par exemple, la fameuse relève de la 42e division, en pleine bataille de la Marne, le 9 septembre 1914. Foch a vu que les Allemands ont trouvé son point de moindre résistance, qui est le front du XIe corps. C'est sur ce point qu'ils vont certainement poursuivre leur effort ; c'est donc l'aile droite de son armée qu'il faut étayer. Mais avec quoi ? Toutes ses unités sont engagées... C'est alors qu'intervient l'idée de génie... Deux de ses divisions sont incomparables entre toutes les autres : la marocaine, et la 42e. Foch imagine de relever de la ligne de feu, en pleine bataille, la 42e. Ceci est contraire à toutes les doctrines de son Ecole de guerre ; c'est un tour de force d'une audace inouïe... Cette relève cependant s'opère sans que l'ennemi s'en aperçoive (l'armée voisine, Franchet d'Esperey, a étendu un peu son front pour masquer le trou)... Et le soir, alors que l'ennemi croit tenir la victoire et commence à dételer (et à s'enivrer) à la Fère-Champenoise, voici soudain qu'apparaît la 42e division, qui a fait le grand tour derrière le front et qui se déploie en bataille... *Was ist das ?* Quelle nouvelle armée française, insoupçonnée, est-ce là ? Les Allemands, décontenancés. reculent. L'apparition de la 42e division a décidé de la journée.

René Puaux a entendu quelques mois plus tard Foch raconter, un soir après dîner, cette manœuvre du 9 septembre 1914. Foch avait mis des allumettes sur la table, des allumettes rouges ; et il disposait les corps d'armée en présence. La 42e division, qui n'avait droit qu'à une demi-allumette, évoluait sous ses doigts, tandis qu'il parlait... L'allumette du XIIe corps allemand venait de faire demi-tour :

« Ils sont partis comme ça, en voyant le déploiement de la 42e division ! Nous avons alors lancé quelques pouilleux ! C'était tout ce qui nous restait. Ça pouvait réussir, ça pouvait rater ; ça a réussi ; les hommes n'en pouvaient plus ; ils ont marché quand même ! »

est sûre, elle est féconde, — le culte exclusif de deux abstractions du domaine moral : LE DEVOIR, LA DISCIPLINE : culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heureux, exige le savoir et le raisonnement.

Mais une discipline :

1° *Intellectuelle,* dit-il, montrant et imposant à tous les subordonnés le résultat visé par le supérieur : — « Commander n'a jamais voulu dire être mystérieux, mais bien communiquer, au moins aux exécutants en sous-ordre immédiat, la pensée qui anime la direction. » Si quelqu'un eût pu rester mystérieux, c'est bien Napoléon : or, par sa correspondance nous le voyons exposer aux commandants de corps d'armée ses vues et son programme de plusieurs jours;

2° *Intelligente et active,* ou plutôt *initiative,* deuxième condition pour conserver le droit d'agir dans le sens voulu.

C'est encore une des idées dominantes de Foch, la nécessité de l'esprit d'initiative chez les subordonnés. C'est là la notion supérieure de l'*esprit militaire,* qui fait appel au caractère, bien entendu, mais aussi, comme le dit le mot, à l'*esprit,* et comporte, par suite, un acte de la pensée, de la réflexion, repousse l'immobilité de l'intelligence ou l'absence de pensée, le silence du rang, suffisants peut-être pour la troupe qui n'a qu'à exécuter (et encore vaut-il certainement mieux qu'elle exécute en comprenant), insuffisants, en tout cas, pour le chef subordonné, qui doit, avec les moyens dont il dispose, *rendre* la pensée de son supérieur, et pour cela la comprendre d'abord, puis faire de ses moyens l'*emploi le plus approprié* aux circonstances dont il est *le seul juge...*

Il va jusqu'à dire : « Il est des circonstances où un général ne doit s'inspirer que de sa conscience et savoir agir sous sa propre responsabilité, même à l'encontre des ordres reçus. »

C'est cet esprit d'initiative, — toujours en activité dans la parfaite unité des vues et des cœurs, — qui a fait la beauté de notre corps d'officiers supérieurs tout le long de cette guerre, depuis la première bataille de la Marne, en septembre 1914, jusqu'aux formidables luttes de l'offensive suprême de 1918 (dernière bataille de la Marne 18 juillet-3 août, bataille de Picardie 8 août-20 septembre, batailles de Champagne, du Cambrésis, des Flandres, 26 septembre-10 novembre).

Et c'est le manque absolu de cet esprit qui a fait nos désastres en 1870. — « Un trait caractéristique à noter chez tous les chefs français qui furent envoyés au secours de Frossard [1], dit Foch, c'est *leur complète passivité,* qui attend constamment l'impulsion du dehors. »

Pourquoi les chefs français en sont-ils là? La faute en est au système qui les a produits.

Les bases de ce système sont une fausse conception par le commandement de ses droits et de ses devoirs :

Il (le commandement) prétend confondre les pensées et les volontés des chefs en sous-ordre de toute une armée, dans la pensée et la volonté du commandant en chef, sans tenir compte de l'éloignement, du temps, des accidents possibles et même de l'initiative indépendante de l'adversaire, toutes choses qui exigent, d'une manière ou de l'autre, des résolutions spontanées de la part des chefs en sous-ordre.

De là résulte une centralisation absolue, purement théorique d'ailleurs, contraire aux besoins de la pratique, déniant à tout inférieur le droit de penser et d'agir sans ordre ; de là résulte chez les sous-ordres une habitude invétérée de subordination aveugle, inerte, absolue, érigée en loi souveraine, entraînant l'inactivité, l'inaction, puis l'abandon de l'idée d'offensive, car le subordonné, inerte la plus grande partie de sa carrière, ne peut devenir un chef à décision.

Par là sont supprimées encore la personnalité et l'initiative des chefs en sous-ordre ; ils ne doivent qu'attendre des ordres. Mais alors eux-mêmes ne pourvoient plus aux nombreuses nécessités journalières de la vie en campagne, qui d'ailleurs ne peuvent être réglées par le haut commandement ; ils ne se gardent pas, ils ne s'éclairent pas... Bientôt l'aveuglement devient absolu sur ce que fait l'ennemi. A l'inaction succède la surprise, à celle-ci la défaite, qui n'en est qu'une forme...

La défaite, suite de la surprise; la surprise, suite de l'inaction, de toutes les formes d'inaction : comme ceci se vérifie aussi en stratégie spirituelle !

III. — Principales dates de la vie du maréchal [1] : né le 2 octobre 1851 à Tarbes, où son père était secrétaire général de la préfecture (famille de vieille souche pyrénéenne, originaire de Valentine, un gros village de Haute-Garonne ; sa mère, originaire d'Argelès, fille d'un officier du Ier Empire, Dupré) ; commence ses études au Collège de Tarbes ; les poursuit à Rodez (où son père a été nommé trésorier-payeur), puis à Polignan, chez les Jésuites, enfin à St-Etienne, au Collège Saint-Michel, tenu par les Jésuites. C'est là qu'il prépare son baccalauréat. Il se destine à Polytechnique : les Jésuites l'envoient (1869), pour s'y préparer, à

[1] Pendant la bataille de Spicheren (ou de Forbach), 6 août 1870, perdue par Frossard sans que Bazaine ait bougé, ni non plus les généraux Castagny, Decaen, Metman (campés à Puttelange et à Saint-Avold) : aucun de ces divisionnaires n'eut l'idée de marcher au canon au secours de Frossard ; Bazaine, qui était maréchal commandant en chef, ne se rendit même pas par chemin de fer pour juger de la situation sur place ; l'Empereur et Le Bœuf non plus. — Le même jour, Mac-Mahon était battu à Frœschwiller. Frœschwiller, c'était l'Alsace perdue ; et Spicheren (ou Forbach), « le coup de tonnerre de Spicheren », on peut dire que ce fut la Lorraine perdue aussi : au premier moment, l'Empereur voulait rétrograder jusqu'à Châlons, où se reformerait l'armée destinée à couvrir Paris. Mais le Conseil des ministres et l'Impératrice s'y opposèrent pour des raisons politiques : ils exigèrent que la Lorraine fût défendue, et l'on se raccrocha à l'idée que Metz pourrait devenir une solide « place de manœuvres »... En fait, la situation de l'armée allemande était dangereuse, s'il avait existé un commandement français ; mais ce commandement n'existait pas, ou avait abdiqué.

[1] Outre la préface mise en tête de *Préceptes et jugements,* voir le petit volume de René Puaux, *Foch, sa vie, sa doctrine, son œuvre, la foi en la victoire,* in-12 de 128 p., 2 f., Paris, Payot (pousse la biographie jusqu'au maréchalat, en août 1918). C'est bref, c'est rapide, mais c'est excellent et c'est plein. On y goûte, avec la précision du détail, l'émotion du témoin oculaire qui évoque le temps où il avait l'honneur d'être sous les ordres du maréchal. — Le commandant Grasset donne, comme date de naissance de Foch, le 4 aoûl 1851 ; R. Puaux, le 2 octobre. Je suis sur ce point R. Puaux, qui reproduit, en majuscules, la plaque en marbre apposée récemment sur la maison natale à Tarbes. Je conjecture que le commandant Grasset, qui est un professionnel de la technique, a moins de souci de vérifier des dates qui d'ailleurs n'intéressent pas l'histoire militaire. — Voir un article de Chuquet dans *Revue hebdomadaire,* 3 avril 1915.

leur célèbre collège Saint-Clément, à Metz, où affluaient alors des élèves de tous les pays de l'Europe. La guerre éclate. Foch s'engage pour la durée de la guerre, est envoyé au dépôt de Saint-Etienne, puis versé à Chalon-sur-Saône, revient, après la guerre, à Saint-Clément, entre à Polytechnique le 1er novembre 1871 ; à Fontainebleau en 1873 ; lieutenant d'artillerie à Tarbes en 1875 ; entre à Saumur en 1877 ; à l'Ecole de guerre en 1885 ; chef d'escadron à Montpellier, à Vincennes, à l'Etat-Major ; — enfin nommé, en 1895, professeur-adjoint (et en 1896, titulaire) d'histoire militaire, de stratégie et de technique appliquées à l'Ecole de guerre.

C'est là, au cours des années 1896-1901, qu'il a rendu à son pays un service dont on ne saurait exagérer l'étendue. C'est l'Ecole de guerre qui nous a valu la victoire en nous préparant notre admirable corps d'officiers supérieurs ; et c'est Foch qui, durant ses années de professorat, a été l'âme de l'Ecole de guerre. C'est son cours qu'on attendait avec le plus de zèle, comme représentant l'enseignement fondamental de l'Ecole. — « On vous demandera, aurait-il dit au début de ces inoubliables leçons, on vous demandera plus tard d'être le cerveau d'une armée : je vous dis aujourd'hui : Apprenez à penser. » Et c'est là qu'habituant tous les cerveaux à traiter les questions dans un même esprit, il a créé l'*unité de doctrine* qui, au jour voulu, quand il faudra laisser chaque exécutant agir suivant sa pleine initiative dans un sens donné, assurera la parfaite coordination des efforts de tous les cerveaux vers le but commun assigné par le commandement.

En 1901, interruption de sa carrière professorale. C'est le temps du général André et du régime des « fiches ». Foch est envoyé commander des régiments en province, à Laon, puis à Vannes, puis, en 1905, chef d'état-major du Ve corps à Orléans. En 1907, promu général de brigade, il passe à l'état-major général à Paris. Clemenceau est à la présidence du Conseil, et il s'agit de nommer un successeur au général Bonnal à la direction de l'Ecole de guerre. Les avis autorisés sont unanimes : le choix de Foch s'impose. Clemenceau le fait appeler :

— « Je vous offre le commandement de l'Ecole de guerre.

— « Je vous remercie, Monsieur le Président, mais vous n'ignorez sans doute pas que l'un de mes frères est jésuite.

— « Je le sais, mais je m'en ... Vous nous ferez de bons officiers, c'est la seule chose qui compte. »

Petite scène qui fait un égal honneur aux deux interlocuteurs. Déjà, dès cette première rencontre, c'est, de part et d'autre, la même franchise qui, dix et onze ans plus tard, présidera aux rapports entre Clemenceau ministre de la guerre et Foch généralissime.

Promu divisionnaire en 1911 par Millerand, Foch quitte le commandement de l'Ecole de guerre pour prendre celui de la XIIIe division à Chaumont, puis du VIIIe corps d'armée à Bourges en 1912, puis du XXe corps à Nancy, en août 1913.

C'est là que la guerre le trouve ; et c'est sous son commandement que le XXe corps va, dès le mois d'août 1914, conquérir la gloire unique qui en fera jusqu'à la fin le corps d'élite par excellence [1].

Le XXe corps fait partie de la IIe armée, commandée par Castelnau. Dès le 7 août, cette armée est tout entière en ligne, couvrant Nancy et Epinal, face à Metz et à Château-Salins. Le 14 août, elle prend l'offensive ; les Allemands évacuent Vic et Château-Salins et vont occuper à une quinzaine de kilom. plus au Nord une nouvelle position jalonnée par Delme, Morhange et Sarrebourg et formidablement organisée d'avance. Le 20 août, il s'agit, pour le XXe corps, de mettre la main sur Morhange ; mais le recul du XVe corps découvre son flanc droit, exposé maintenant aux coups de l'ennemi. Il faut renoncer à la victoire entrevue, que tout le monde croyait certaine ; et on se replie sur la Meurthe, où l'on arrive le 22 août...

Que va faire l'ennemi ? Deux points sont vulnérables : 1o Nancy et 2o la trouée de Charmes (dans le vide qui se crée entre les armées Dubail et de Castelnau)... Foch doit couvrir à la fois Nancy et la trouée de Charmes et installe pour cela son XXe corps dans une forte position centrale, au Sud de St-Nicolas-du-Port, où il se trouvera dans le flanc des deux directions de marche possibles des colonnes allemandes...

C'est vers la trouée de Charmes que l'invasion se rue. Les Allemands passent en trombe à Lunéville, le 24 août, livrant leur flanc droit au XXe corps, qui les accueille si bien que dès le lendemain la Ire et la IIe armées peuvent reprendre l'offensive : le 26 on a « regagné une grande partie du terrain perdu » (comme porte l'ordre du jour communiqué aux autres armées par Joffre le 27. Ce même jour, un télégramme allemand intercepté disait : « A aucun prix ne révélez à nos armées de l'Ouest, — Belgique, — les échecs de nos armées de l'Est, — Lorraine »). L'invasion est enrayée de ce côté : Nancy reste inviolée ; les Allemands ne franchiront pas la Meurthe. C'est l'effondrement de leur plan initial : l'une des ailes étant bloquée, la machine ne fonctionne plus.

La tâche des armées de Lorraine est désormais (Joffre, ordre du 28 août) « de durer, tout en fixant les forces ennemies qui leur sont opposées » : elles doivent ainsi protéger sur la droite tout le repli de l'armée revenant de Belgique, maintenir la barrière derrière laquelle se prépare la bataille de la Marne.

Mais Joffre n'est pas inquiet. Les armées de Lorraine ont fait leurs preuves. Tout son esprit est

[1] Foch n'a jamais fait la guerre, jusque-là ; mais il la sait. C'est le cas de se rappeler ce qu'il disait des troupes prussiennes engagées à la bataille de Nachod et qui, elles non plus, n'avaient pas tiré un coup de fusil depuis 1815 : — « C'est l'instruction de cinquante ans de paix, disait-il, que nous allons voir mettre en application contre l'armée autrichienne qui s'est récemment battue (en 1859). Nous reconnaîtrons, d'un côté, des hommes qui savent la guerre sans l'avoir faite, les Prussiens ; de l'autre, des hommes qui ne l'ont pas comprise même en l'ayant faite. »

concentré maintenant sur la préparation de la formidable volte-face de la Marne. Il lui faut des lieutenants de premier ordre. Il fait appel à Foch. C'est à lui qu'il confiera l'armée qu'il a décidé de former au centre de sa ligne, au point de moindre résistance qui se montre entre les armées Franchet d'Esperey et de Langle de Cary.

Foch, mandé le 29 août, est à Châlons le soir même. Cette armée qu'on lui confie, elle n'existe pas. Joffre lui en indique les éléments, un amalgame de forces prélevées un peu de partout, des forces en pleine retraite... Ces éléments, il faut les rallier, en diagnostiquer le moral et les capacités de combat, les reprendre en main, distribuer les rôles, en faire un tout homogène, assurer les services de ravitaillement... Ceux qui ont vécu auprès de Foch ces heures tragiques le montrent interrogeant sans répit les officiers de liaison, qui ne savent pas où sont exactement les différentes unités, ponctuant son interrogatoire : « Bon ! vous ne savez pas ? eh bien ! allez vous renseigner. »... En quelques jours, avec sa méthode implacable il a classé tous ses renseignements ; il est maître de son armée, maître de la situation nouvelle à laquelle il doit faire face...

Joffre, après la bataille de Lorraine, l'a enlevé à son corps d'armée pour le mettre à la tête d'une armée. Après la bataille de la Marne, il le met à la tête du groupe d'armées qui opèrent de l'Oise à la mer (voir, plus haut, ce qui a été dit de la Mêlée des Flandres)... L'ennemi, après l'échec de ses efforts pour la conquête de Calais et de Dunkerque, se terre en Flandre et en Artois, comme il s'est déjà terré dans la Somme, en Champagne, en Argonne et en Lorraine.

L'hiver 1914-1915 est, pour Foch et pour ses états-majors, une période de labeur intense autant qu'obscur, destinée à assurer le transport et l'accumulation de moyens matériels tels que l'on n'en a jamais eu l'idée jusque-là... Entre temps, quelques rudes combats (la Maison du Passeur, St-Georges, Ypres encore, Vermelles, Carency, etc.), dont le but est de fixer l'ennemi sur notre front pour l'empêcher de porter ses disponibilités contre nos alliés russes.

1915, ce sont les deux offensives d'Artois, déclenchées la 1re le 9 mai (entre Neuville-St-Waast et Notre-Dame-de-Lorette), la 2e le 25 septembre, parallèlement à l'attaque de Champagne.

Tout le monde sent la nécessité d'une coordination plus efficace entre les efforts de tous les alliés. Le Gouvernement français fait un geste dans ce sens : il nomme (2 décembre 1915) Joffre généralissime de toutes les armées françaises sur tous les théâtres d'opérations, avec Castelnau pour chef d'Etat-major général. Cette mesure renforce le commandement français, mais ne produit pas sur nos alliés l'effet attendu... Conférences de Chantilly, 6, 7 et 8 décembre : un programme d'opérations pour 1916 en sort, assez vague. Tout l'hiver Foch sera absorbé par un travail d'étude et de préparation du front en vue de l'offensive projetée ; son plan d'attaque est approuvé le 14 février 1916 : c'est la Somme qui est choisie comme théâtre de l'opération, avec Foch à la tête des armées.

Mais voici, le 21 février 1916, Verdun... Nouvelle conférence interalliée le 12 mars... Verdun absorbe peu à peu toutes nos réserves... L'attaque sur la Somme est retardée, se produit enfin le 1er juillet : brillante campagne tout le mois de juillet, retards en août (les troupes anglaises sont très fatiguées), reprise énergique en septembre... Les Allemands lâchent Verdun, 40 de leurs divisions ont fondu sur la Somme.

Octobre 1916. Des influences politiques, qui n'ont rien de militaire (ni de patriotique), essaient de lancer l'idée d'un rajeunissement du haut commandement : on discute Joffre, on discute Castelnau, mais Foch surtout est visé. Foch, maintenu en service, prend (décembre 1916) la direction du *Bureau d'études des grandes questions interalliées,* installé d'abord à Senlis, puis à Mirecourt. Sa grande tâche, durant cet hiver, est de parer à l'éventualité d'une violation, par l'Allemagne, de la neutralité suisse : trois armées y feront tête, appuyées à droite sur toute l'armée de la Confédération suisse.

15 mai 1917, nommé chef d'Etat-major de l'armée en remplacement de Pétain, qui reçoit le commandement des armées du Nord et du Nord-Est. En même temps il devient le conseiller technique du Gouvernement, qui (sous Painlevé) veut prendre une part plus grande à la direction de la guerre. — Juillet : effondrement complet de la puissance militaire russe. — 25 octobre, Caporetto : est-ce l'effondrement de l'Italie ?... L'Italie est peut-être la première à le croire. Mais, dès le 26, Foch télégraphie à Cadorna : — « Si vous avez besoin de nos troupes, nous sommes prêts à marcher » ; et les troupes marchent en effet, dès le 28, suivies de Foch, qui persuade à Cadorna qu'il n'est pas battu, que seule la IIe armée est hors de cause, qu'ainsi il reste toujours possible de sauver la ligne de la Piave et le Trentin. Et il dresse lui-même le plan d'opérations... — A Versailles cependant s'est créé un Conseil de guerre interallié, étape timide, décisive pourtant, vers la réalisation de l'unité de commandement. Foch y est appelé pour représenter la France et présider aux décisions du Conseil [1]. — Le reste, c'est le ministère Clemenceau (novembre 1917, après la chute du ministère Painlevé, le seul ministère qui ait été renversé par un vote du Parlement, au cours de la guerre : les autres changements de ministère furent l'effet de retraites volontaires), et l'année 1918.

IV. — Un trait de cette guerre, c'est l'humilité de ceux qui l'ont faite. Humilité d'abord chez les

[1] Le peintre Lucien Jonas, qui fut autorisé à prendre des croquis, à travers une porte vitrée, d'une des séances du Conseil de Versailles, a raconté : « Je n'entendais pas, et d'ailleurs je me suis gardé d'écouter, mais je voyais. Le général Foch tenait ses auditeurs sous une sorte de fascination. On sentait que dans son exposé il n'y avait pas une fissure, pas une hésitation. Tout paraissait clair, net, irrésistible. »

chefs, si éclatante qu'elle a ému même des gens comme ce mécréant de Marcel Prévost (notes envoyées d'un P. C. à la *Revue de Paris* en décemb. 1917 et janvier 1918 ; cf. R. Doumic, *Revue des Deux Mondes,* 1er juil. 1918). Mettons que ce ne soient pas les chefs qui ont fait choix pour eux de cette vertu si inattendue : c'est en haut lieu qu'a été voulue l'obscurité où on les a tenus. C'est en haut lieu qu'a été posé et appliqué constamment, au cours de cette guerre, depuis la rédaction des communiqués jusqu'à la confection des récits de bataille officiels, le principe qui consiste à passer sous silence le commandement. Le commandement est celui qu'on doit ignorer. On le laisse dans l'ombre systématiquement, et non point du tout pour un motif de réserve et pour éviter de découvrir à l'ennemi les arcanes de notre organisation, mais par raison (ou déraison) démocratique. On a peur du rayonnement de la gloire militaire. Mais la Providence, qui tire le bien du mal, nous a donné, dans la personne de nos chefs, un grand exemple d'humilité. La guerre a révélé à beaucoup la beauté de la vie cachée.

Certes, ce n'est pas à la guerre qu'autrefois on allait chercher des leçons de vie cachée. Nous avons tous dans les yeux ces rutilants états-majors groupés autour du chef dans nos tableaux de batailles. L'officier d'état-major est alors, par définition, le brillant cavalier qui porte dans toutes les directions les ordres du général. Les choses ont beaucoup changé, parce que la science, de son côté, a beaucoup marché, qu'elle a singulièrement allongé la portée du tir, qu'elle a réalisé, entre autres inventions, celle du téléphone. Ni généraux ni officiers ne paradent plus en grand costume, chamarrés et dorés sur toutes les coutures. Et ce n'est plus du haut d'un monticule dominant le terrain qu'ils assistent à la bataille. C'est de sous terre. La plupart des postes de commandement (des P. C.) sont de vraies prisons souterraines, où l'on est condamné jour et nuit aux lumières artificielles. Et, non plus que le décor, le travail auquel on s'y livre n'a rien qui parle à l'imagination ou flatte l'amour de la gloriole :

« Rien n'est plus austère que la vie d'un état-major français... Rien n'est plus laborieux... Le travail de bureau, le travail écrit, calculé, dessiné, qui prélude à cette offensive, est quelque chose d'énorme, une chose dont vous n'avez, lecteurs, aucune idée et dont je n'avais moi-même aucune idée avant de la juger directement, tandis qu'elle s'effectuait sous mes yeux [1]. »

Le jour de la bataille non plus, ce n'est plus, comme jadis, pour le général, la caracolade sur le front, l'enivrement des grands coups de guerre : c'est une besogne silencieuse toujours, la réception, l'emmagasinage, l'utilisation immédiate des centaines de renseignements qui affluent à son P. C.

C'est le chef d'état-major qui reçoit les bulletins, tapés sur papier pelure : il les absorbe d'un coup d'œil, en rend compte au général. A partir de la première pelure (remise un quart d'heure à peine après le déclenchement de l'attaque), les pelures toute la journée vont se succédant. Il y a des moments où elles arrivent par paquets. Elles sont issues de tous les points du secteur où progressent les corps d'attaque, des divers P. C. de divisions, de brigades, de régiments. Un réseau constant de nouvelles relie l'armée en marche à ses propres organes et au commandement. Marcel Prévost, fixant son regard de psychologue sur le général Degoutte qui, de son P. C., dirigeait la bataille : — « Qu'il fût ému, assurément ; mais quelle maîtrise sa volonté exerçait sur ses nerfs ! »

Même leçon d'humilité reçue de la guerre par cet admirable Raymond Jubert que Paul Bourget présentait l'an dernier aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* (15 juin et 1er juillet 1918) [1]. Jubert était un inconnu ; il ne le fût pas resté longtemps si Dieu ne l'eût cueilli pour une autre gloire. Né en 1889 à Charleville, d'un ingénieur des Arts et Manufactures ; études classiques à l'Institution libre St-Remy, dans sa ville natale ; dès seize ans, fait éditer, sous un pseudonyme, un recueil poétique : *Ames ferventes ;* s'exerce à la parole et fait des conférences de propagande pour la « Jeunesse catholique » qui vient d'être fondée en Ardennes par le vaillant chanoine Broyé, directeur de St-Remy ; destiné d'abord à reprendre l'usine métallurgique de son père ; mais ses goûts l'entraînent ailleurs, et sa famille respecte ses goûts ; fait son droit, présente comme sujet de thèse, en 1914 : *Les Idées politiques de Lamartine,* se fait inscrire au barreau de Reims. Mais le droit n'était pour lui qu'un cadre à une vie qu'il rêvait admirablement féconde sur le terrain des lettres. On a retrouvé, dans ses papiers, la liste de ses projets de travaux, révélatrice de cette fièvre d'ambition intellectuelle dont est consumée la jeunesse des écrivains-nés : un roman en 15 volumes, *Jean Malleterre ;* des pièces de théâtre : *Comédiens, Le Vieil Homme, Les Autres, Les Lauriers de l'amour, Le Carrefour des douleurs* ou *l'Etranger ; Le Livre des Jeux de la Mort,* poésie d'après-guerre ; des romans encore : *Liliatica via,*

[1] Même note dans cette lettre reçue par M. Doumic au lendemain des plus rudes journées de la Bataille de France :

« Je reverrai toute ma vie cette petite pièce mal éclairée, vide de tous meubles, avec seulement une grande table sur laquelle est accoudé le général P...; à côté de lui, lisant la carte avec lui, les généraux F... et H...; appuyé sur la même table, un officier écrit ce que, d'accord avec ses deux chefs, dicte le général. Le chef d'état-major, les officiers de liaison de l'armée, du G. Q. G., du G. A. R., sont là qui attendent. Ce silence presque complet, cette impression de tous les nerfs tendus, ce calme voulu, nécessaire ! Pendant trois jours et trois nuits, le jeûne, l'insomnie, l'angoisse refrénée et que rien ne trahit. Et puis cette soirée où, après une lutte farouche de nos troupes on sent l'ennemi qui avance, la canonnade qui se rapproche, le bombardement de la ville qui commence. Un à un les généraux, les officiers venus en liaison nous quittent avec un serrement de main significatif. Il reste le général P... avec son 3e bureau et quelques secrétaires. La nuit vient. A aucun prix le général ne voudrait quitter la ville : tout lui est prétexte à différer le départ. Cependant le moment arrive où le commandement va lui devenir impossible : il se résigne à partir, le dernier... »

[1] Ce qui se rapporte à Verdun dans les notes de Jubert a été recueilli en volume : *Verdun,* par Raymond Jubert, préface de Paul Bourget (in-12 de 240 p., 4 f. 50, Paris, Payot). Et c'est un grand livre, un des beaux grands livres de la guerre, comme on en jugera par ce que nous allons en dire.

Per Mortem Veritas, Ames du siècle... A côté de ces projets, on relève dans ces notes des règlements de travail, ce programme, par exemple, qu'il se trace en avril 1917, tout près de sa fin : — « Huit jours de lecture ; huit jours de méditation sans écrire ; huit jours de notations brèves ; huit jours de méditations écrites ; quinze jours d'œuvres soutenues... »

La guerre éclate. Exempté du service militaire, il fait, dès le 2 août 1914, les démarches en vue de se dégager de cette exemption, et réussit en décembre à contracter un engagement pour la durée de la guerre. Dès lors, nous le trouvons partout où on se bat, en Champagne, en Argonne, en Lorraine, sur la Somme, devant Verdun surtout, où il tombera, lieutenant, le 26 août 1917. Avant la guerre, il avait parfois du vague à l'âme. Il en est vite guéri : — « Il n'y a que le danger, écrit-il en mai 1915, pour mettre les nerfs en place. *J'avais l'esprit trop inquiet quand je n'avais aucune raison d'inquiétude.* » Un soir de bataille, parmi l'éclatement des bombes : — « Et bien vite, je m'endormis. Pourquoi pas, après tout ? *Il suffit d'avoir la conscience tranquille,* et l'on est bien vite à l'aise, car les prêtres ne manquent pas ici. »

Dès le premier jour, ce fils de bourgeois, ce bourgeois se trouve en harmonie complète avec les simples qui l'entourent. Tout de suite il a senti la noblesse et la beauté de l'âme populaire, telle que la révèle l'épreuve suprême de cette longue guerre : — « Bien rares, écrit-il, sont ceux sur qui je pense ne pas pouvoir compter entièrement. » Il les estime ; et il est fier de se sentir à son tour estimé d'eux : — « Il y a tant de réconfort à voir dans quelle estime vos hommes vous tiennent. » Il leur porte une tendresse émue. Un écho s'éveille en lui pour les plus intimes battements de ces cœurs obscurs. Il demande à sa mère qu'elle cherche des marraines pour les isolés, « pour ces pauvres garçons à qui la moindre douceur d'une personne inconnue mettrait des larmes aux yeux. »

Comme il y avait des nids bénis d'amour fraternel dans cette guerre ! Un jour Jubert est envoyé, au ravin d'Haudromont, à un poste où tous les hommes sont sûrs d'être massacrés jusqu'au dernier le jour où les Allemands le voudront : — « Mission de sacrifice, a dit le colonel... Et c'est votre devoir de tomber. » Le capitaine cependant (son nom était Tison, un nom qui ne doit pas périr, à cause seulement du mot que je vais dire) s'obstine à les visiter tous les soirs : — « Vous vous ferez tuer un de ces soirs, lui disent les hommes, la route n'est pas sûre. » Et lui : — « *Je veux que vous sachiez que vous avez encore des amis.* » Il fut tué en effet, un peu plus tard, à Rancourt.

Jubert nous redit le discours que le général Deville tint, en arrivant à Verdun, à ses officiers réunis à l'Hôtel de Ville :

— « Messieurs, Verdun est menacé. Vous êtes à Verdun et vous êtes la brigade de Verdun... Je n'ai pas à vous cacher la vérité ; nous avons été surpris... Je n'ai pas à vous cacher les fautes : nous avons à les réparer... La situation était désespérée ; elle n'est pas encore rétablie... Le secteur que nous prenons ? Un chaos... La vie qui nous y attend ? La bataille... Les tranchées ? Elles n'existent pas... Ne me demandez pas de matériel : je n'en ai pas... Des renforts : je n'en ai pas... »

Trois fois, la voix se brise, rageuse, sur la finale. Un froid nous prend aux os, une vibration aux moelles, car, par delà les mots, la mort plane, muette :

— « Bon courage, Messieurs ! »

Quelle « volonté de vaincre ! » et « de ne pas s'avouer vaincu ! »

Mais la leçon que Jubert reçoit surtout de la guerre, parce qu'il la savait déjà d'avance, c'est l'humilité. Ce qu'il lit dans les yeux de ses camarades d'agonie, c'est une sublime humilité. Plus de panache, plus d'éclat, plus de victoire radieuse sous le soleil triomphant, mais la mesquinerie, la médiocrité de l'effort quotidien côte à côte avec des milliers de frères, ensevelis dans la même tristesse en attendant qu'ils le soient sous la même terre. Lui-même s'en est expliqué, au Mort-Homme, au cours de causeries avec des camarades... Oui, chose singulière que cette guerre que nous vivons. Qu'en pensez-vous ? lui demandent-ils. Et lui :

Elle m'a déçu dès le premier jour. Je l'imaginais sous un autre aspect, et comme la pensée populaire la voit peut-être encore aujourd'hui, et comme les images d'Epinal prétendront sans doute nous la faire reconnaître plus tard. J'imaginais le rôle magnifique du fantassin, l'héroïsme en action tous les jours, l'âpre joie des combats, ...les charges héroïques, la vie colorée des uniformes dans le champ de la mort.

Après vingt mois d'une lutte où vingt fois j'ai failli mourir, je n'ai pas vu la guerre comme on l'imagine. Non ; pas de ces grands tableaux tragiques, aux coupes larges, aux couleurs vives, où la mort serait une touche, — mais de ces petites scènes douloureuses et, dans des coins obscurs, de petits amas où l'on ne distinguait point si la boue était chair ou si la chair était boue...

C'est la plus grande tristesse de cette guerre qu'elle ne parle pas à l'imagination... L'honneur, cette exaltation hautaine de soi, et qui s'imposait aux autres, n'entre pas dans son cadre... L'honneur se réduit aujourd'hui à ne faire que son devoir ; encore n'est-il pas d'envergure. Notre rôle est borné ; c'est un effort mesquin, régulier, continu, obligeant à l'humilité ; il n'exige de nous que nos vertus médiocres [1]. C'est devenu une faute militaire de le dépasser.

La grandeur de cette guerre, si mesquine dans notre action, n'est plus dans la beauté d'un rôle, mais dans la durée d'un effort à soutenir...

Cette conception si nouvelle était contre l'âme française. Nous avons la parade dans le sang ; nous n'avons si grande joie que d'être différents... Si grandiose que soit le but, la tristesse de cette guerre, c'est la médiocrité des actes qu'elle exige. Il y faut servir non avec des mains nobles, mais avec des mains plébéiennes ; on y est le serf d'un outil, non le maître d'une épée. Quel panache mettre quand le premier acte est de se

[1] Entendez ce mot *médiocre* non pas en un sens théologique qu'il ne saurait avoir, mais au sens usuel de vertus qui ne brillent pas aux yeux des hommes, qui n'ont rien de cette « exaltation hautaine de soi » où notre lieutenant dit que le monde fait consister l'honneur... Dans un sens analogue on parle couramment des « petites vertus », qui certes n'ont rien de petit devant Dieu, mais seulement devant les hommes, et qui bien au contraire sont souvent devant Dieu les plus grandes, parce que les plus difficiles, celles qui exigent le plus de patience obscure, celles qui n'ont absolument rien où puisse s'accrocher et se loger l'amour-propre.

tremper dans la boue et de s'y uniformiser ? Quel cœur lui donner, lorsqu'elle n'exige de nous que nos vertus médiocres et nous fait tenir en mépris celles en quoi nous trouvions jadis quelque prix à nous estimer ?...

Aujourd'hui c'est le caractère de cette guerre d'exiger autre chose que des vertus guerrières. Tout le pays y participe ; rien n'est plus humble désormais que la tâche du soldat...

Heureux temps où l'on exigeait le soleil pour témoin de ses combats ! La guerre alors était un jeu où l'on faisait la grandeur et la beauté de la mort en lui donnant une parure... Le combat était une attitude, une tenue où l'on jugeait, — par l'intervention d'un risque, — de la force de l'âme, de l'éducation chevalière, de l'honneur aux dames et du mépris souriant de la mort.

L'armée, aujourd'hui, est une boue, mais une boue vivante et qu'animent des yeux ; *ceci n'est pas moins grand*. Jadis, on ne se battait qu'en forme, et suivant les meilleures conditions : ces conditions, choisies, arrêtées de tradition entre adversaires, se réputaient héroïques... Aujourd'hui, sans conditions, à n'importe quel moment, dans une nuit sans témoins, cette guerre est ceci : Plongez-vous dans la boue, puis trouvez-vous dans l'ombre ; la consigne est de tuer...

La guerre autrefois était noble, brillante ; elle engendrait la vanité. La nôtre, l'humilité...

Rien pour l'imagination ; rien pour la gloriole des armes ; rien pour la petite *grandezza* d'autrefois. Tout pour une autre grandeur, la grandeur du sacrifice obscur, du sacrifice à base d'humilité, de renoncement, d'effacement. Et cette grandeur-là, comme il la comprend divinement, de sa solitude de l'Hôpital maritime de Brest, où il passa quelques semaines en mai 1917 !

Ces jours de Verdun furent sombres ; plusieurs fois ils ont soulevé devant nos yeux le voile de l'enfer. Dante y eût trouvé plusieurs de ses plus pathétiques créations.

Nous avions mission de nous faire écraser. Les divisions se succédaient ; retenant sur nos chairs l'acier de l'ennemi, elles n'avaient d'autre rôle que de dresser chaque jour devant lui un véritable mur de cadavres.

Ce fut notre sort durant six mois. Alors tout le problème du commandement se réduisait à ne donner chaque jour que la part tout juste suffisante, la ration maigre au Minotaure.

L'Histoire dira plus tard notre rôle et la tragique grandeur de notre sacrifice... Les Alliés se préparaient ; leur force avait encore le besoin de grandir. Cette force, nous l'avons, six mois durant, nourrie de notre sang, de la moelle de nos os. En attirant sur nous et retenant, six mois durant, la foudre, nous rendions fertile et brillant au soleil l'épi des baïonnettes, la moisson des armées du Droit.

Avant la volonté de tous de vaincre, il fallut que la seule France affirmât sa volonté de n'être pas vaincue ; elle engagea sa parole comme prix de leur effort. Au regard du monde entier, Verdun fut pendant six mois l'enjeu de l'honneur français.

V. — Avec *Le Capitaine* de M. Redier, on lira le petit livre de dom Hébrard, **Le Chef catholique et français** (in-16 de 176 p., 2 f. 25, Beauchesne), memento 1° de vie intérieure, 2° de vie héroïque, en petites phrases à l'emporte-pièce, brèves mais nettes comme un mot d'ordre : — « Chef, n'oublie pas que ta mission te voue à la grandeur. — Et que les grandes actions se préparent au sanctuaire de l'âme. — Tes hommes s'appuient sur toi... A chaque instant tu les *recrées*... Ta personne tout entière est une suggestion vivante... Sois un caractère. Une puissance souple et vibrante ; un arc tendu ; un trait toujours prêt à partir, à porter loin... Jamais rien de dur, de heurté, de cassant. ... C'est *du dedans* que doit avoir lieu ton emprise, que tu dois dominer... Possède-toi, afin d'être maître... Qu'en chacun de tes actes l'on s'aperçoive que tu es *bien organisé*,... que tu n'es pas un hésitant, un impulsif... Prie pour voir clair, pour vouloir, pour pouvoir. » — 25 méditations, suivies des prières (10) du Chef et de « la Messe du Chef », un Ordinaire de la Messe mis en méditations rapides, instantanées.

L'autorité est chose divine ; mais, comme toutes les choses divines qui s'incarnent en notre pauvre humanité, elle oublie parfois son origine. Elle l'oublie si malheureusement, qu'il arrive aux inférieurs de se voir contraints à des recours contre elle, — surtout quand elle s'appelle l'ad-mi-nis-tra-tion. Jadis, disait Thiers vieilli, il avait fallu protéger les fonctionnaires contre les citoyens, tandis qu'à l'heure où il parlait (1868), c'est les citoyens qu'il fallait protéger. Le volume de M. André Thiers (qui semble bien avoir quelque lien de parenté avec Adolphe Thiers), **Administrateurs et Administrés** (in-12 de 282 p., 3 f. 50, B. Grasset), nous fait la théorie et l'histoire de cette protection dont les administrés ont besoin contre leurs « administrateurs ». Et comme il a raison de noter que c'est dans une démocratie surtout que se fait sentir la nécessité d'un contrôle sur l'administration ! Les rois, d'ordinaire, choisissaient leurs administrateurs mieux que cela ne se fait dans la *République des camarades* (un autre titre que nos lecteurs n'ont pas oublié). Le livre de M. Thiers est incomparablement documenté ; et il intéressera au plus haut point nos confrères du ministère paroissial et leurs ouailles, surtout les jeunes gens de leurs Cercles d'études.

Les Fins sociales, par Emile Thouverez, prof. à la Faculté des Lettres de Toulouse, et : **La Notion de prospérité et de supériorité sociales**, par Gabriel Melin, prof. à la Faculté des Lettres de Nancy (plaquettes in-16, à 0 f. 60, Bloud) : deux brochures de morale sociale, dont la première étudie le rapport normal entre l'homme et la société, entre l'homme individuel et l'homme social : la société est-elle pour l'individu moyen ou fin ? Exposé des thèses des trois écoles en présence (école organiciste, école historique, école psychologique et morale), exposé très dense, et qui n'est pas toujours la clarté même ; — la seconde discute un problème qui intéresse non seulement les sociologues mais aussi les apologistes : que faut-il entendre par « prospérité » sociale ? à quels signes la reconnaît-on et comment peut-on la réaliser ? L'auteur prend comme point de départ et type la *famille*, montre à quelles conditions une famille peut être dite prospère : ce qui est vrai de la famille l'est également de tous les autres groupements humains, y compris l'Etat : — discussion conduite avec une parfaite netteté.

La Constitution syndicale de la France, par Probus (in-12 de 64 p., 1 f., B. Grasset). Probus est le fondateur de l'A. N. O. D. (Association Nationale pour l'Organisation de la Démocratie) ; il expose avec beaucoup de modération, dans cette brochure (publiée en 1917), ses vues et ses espérances sur l'organisation syndicale de la France (extension du droit syndical ; représentation professionnelle ; conseils mixtes). — Une autre brochure, d'un tout autre caractère, vous permettra de faire connaissance avec le citoyen-député Renaudel sans être obligé de toucher le journal l'*Humanité* : c'est **L'Internationale à Berne**, par Pierre Renaudel (in-12 de 156 p., 2 f., B. Grasset). On trouvera ici la documentation de ce qui s'est dit et fait au Congrès de Berne, en février de cette année. Renaudel ne peut pas se targuer d'impartialité, puisqu'il a été l'un des délégués français à Berne (où ont refusé de se rendre les socialistes d'Amérique, de Belgique et de Suisse) ; il a essayé cependant de se faire objectif, de faire œuvre d'information pure et simple, en présentant dans leur ensemble les résolutions des conférences ouvrière et socialiste de Berne. Et il a l'air sincère et

convaincu ! Ce que c'est que la puissance dévastatrice d'une idée fausse dans un cerveau !

Hier et demain, par A. Lugan (in-8 de 80 p., 1 f. 25, Téqui). En sous-titre : *Anticléricalisme et Tolérance : d'une œuvre de Division à une œuvre d'Union.* M. l'abbé Lugan dédie son travail « aux Maîtres et aux Amis de la Jeunesse de Demain » : dédicace que nous souhaitons qui soit accueillie partout.

Parmi « les moyens d'établir la tolérance entre Français », M. Lugan n'a pas rangé le Parlement. Combien il a eu raison, on s'en convaincra une fois de plus en lisant Charles Maurras, **Le Parlement se réunit** (in-12 de 352 p., 3 f. 50, Nouv. Libr. Nationale), recueil d'articles publiés au temps de la première session de guerre (de mi-novembre 1914 à fin août 1915). Et encore le Parlement, en ces temps lointains, fut-il loin de donner encore la mesure d'ineptie et d'impudence qu'on l'a vu fournir depuis. L'histoire du Parlement pendant la guerre devra être écrite ; et nul n'y serait plus apte que M. Maurras, s'il veut bien condenser en un précis la somme de ses articles quotidiens au cours de ces cinq années 1914-1919.

Dans une collection parue sous ce titre : « Petite Bibliothèque de la guerre » (Paris, Attinger frères), nous relevons les brochures suivantes, d'intérêt plus durable : **Des raisons d'aimer la France en guerre** *(la France pacifique, la France héroïque, la France libératrice)*, par C. Bouglé, in-12 de 34 p., illustré, 1 f. 50 : M. Bouglé est professeur à la Sorbonne (Faculté des Lettres) et l'un des doctrinaires du socialisme, avec une sincérité à laquelle on a toujours rendu hommage et qui lui a mérité la grâce de parler si bien de la France (du même : **Dans le Secteur de Jeanne d'Arc,** conférence faite à une ambulance de Lorraine, 1 f.) ; — **La question des colonies allemandes,** par R. Puaux, 1 f. 50 (chiffres et textes mettant sous les yeux les procédés de colonisation de l'Allemagne) ; — **L'Intervention de l'Amérique latine,** par C. Bouglé, 1 f. (origine des sympathies qui nous attachent l'Amérique du Sud ; un mot aussi du point de vue économique) ; — **Pourquoi l'Entente doit vaincre,** par Maxime Vuillaume, 2 f. (tableau, avec illustrations, de la puissance militaire de l'Entente, de sa puissance financière, de sa puissance alimentaire, de sa puissance industrielle).

Ferdinand Ier tsar de Bulgarie, par Ernest Daudet (in-12 de 240 p., 3 f. 50, Paris, Attinger) : type de mauvais chef s'il en fut, de roi scélérat qui sacrifie les intérêts les plus évidents de son peuple à son égoïsme, à son ambition, à ses jalousies et ses rancunes personnelles. M. Ernest Daudet est l'homme d'aujourd'hui qui connaît le mieux tous les dessous de la diplomatie du demi-siècle qui s'écoule. Nul n'est informé et documenté comme lui ; s'il est quelqu'un dont on puisse dire qu'il écrit *sine ira et studio,* c'est bien lui. Il n'a qu'un souci : l'exactitude. Il est la conscience même. Son livre restera comme l'introduction indispensable à la connaissance des choses bulgares. On y verra comment s'était formé, dans le dernier quart du XIXe siècle, le royaume bulgare tel qu'il existait avant les guerres balkaniques et comment il est devenu le foyer des inimitiés que nous avons vu s'y déchaîner contre la Russie sa libératrice et contre la France sa constante (trop constante) amie et bienfaitrice, jusqu'à la perpétration de la suprême félonie (ordre de mobilisation générale du 23 septembre 1915).

La Vie des âmes, par Mme Adam (in-12 de 268 p., 3 f. 50, Paris, B. Grasset) : sur l'auteur et sa conversion, voir *Chrétienne (Ami,* p. 790-2). Dans *Chrétienne,* elle nous a dit son âme, âme de revancharde avant d'être âme chrétienne, âme qui a trouvé, dans l'amour du pays de Jeanne d'Arc et de sainte Geneviève, le chemin du retour au Christ et à son Eglise. Et dans ces récits qu'elle vient de recueillir au printemps de cette année, ce sont des âmes qu'elle fait défiler : âmes de l'arrière emportées vers la ligne de feu, âmes douloureuses des réfugiés et des évacués, âmes torturées des envahis, âmes de peuples, âme belge, âme anglaise, âme russe, âme serbe, âme polonaise, âme tchèque, âme italienne, âme roumaine, âme grecque, etc., etc. : notations brèves, mais d'une singulière plénitude.

L'Ame des Chefs, *Récits de guerre et Méditations,* par Jean des Vignes Rouges (in-12 de 304 p., 3 f. 50, Perrin), J. des Vignes Rouges, pseudonyme d'un chef, d'un officier qui a l'âme d'un chef : voir ce chapitre (p. 211-233) que n'ont pas oublié les lecteurs de la *Revue Hebdomadaire : A l'ambulance : en lisant les Psaumes de David,* de David, chef lui aussi, chef d'armée et type de chef... Et il y a ceux qui, sans être chefs, sans galons, ont l'âme de chef : « *Celui qui s'imposa* », p. 18-23 : un groupe de vingt soldats, abandonnés à eux-mêmes, sans chef ; ils parlent, chacun dit quelque chose, quelque chose qui n'est rien, il y aurait pourtant quelque chose à dire, et à faire : un seul en a la vision claire, mais il est le plus jeune : doit-il parler ? — « Il faut un chef : voilà le besoin supérieur du groupe. Allons ! hausse-toi, jeune homme. Oublie tes dix-huit ans... Le jeune homme en suait de découvrir toutes ces choses. Volontiers, le pauvre bleu eût prié : — « O mon Dieu ! faites que je n'aie rien vu... que je n'y comprenne rien... que je sois, comme les autres, ignorant et sans volonté... » Quelle pénétration psychologique dans ce récit ! Et il y en a comme cela trois douzaines.

L'Ame de la Victoire, par Jean Nesmy (in-12 de 260 p., 3 f. 50, B. Grasset). J. Nesmy, pseudonyme d'un de nos officiers supérieurs (commandant Surchamp) et d'un de nos plus fins écrivains chrétiens (se rappeler *L'Ame limousine ; Jean-le-Loup ; Le Roman de la Forêt,* etc.). Il écrit, en sous-titre : « Roman », mais c'est un roman qui est de l'histoire, l'histoire de beaucoup de nos compatriotes qui se reconnaîtront en Claude Rouquerel, longtemps égaré : antimilitariste ; jeunesse « caractéristique du désordre et du trouble d'une partie de sa génération » ; soudain, au premier appel des armes, se retrouve soldat admirable, et, avant de mourir, sent « dans l'éclat tendre de sa foi, de sa foi retrouvée, palpiter en espoir l'âme agrandie, l'âme épurée, l'âme réaccordée de la victoire ». Tableau d'une ascension morale, et continue, où de la première page à la dernière on sent s'éveiller, grandir, s'épanouir l'âme religieuse et patriotique de la France ; livre de guerre, et de foi, qui nous dit la fécondité et la vertu rédemptrice et sanctificatrice de la douleur ; livre de poésie, d'une poésie qui une fois de plus justifie le mot d'Aristote et se révèle plus vraie que l'histoire, c'est-à-dire se révèle comme une apparition, une évocation de la réalité même, de la réalité la plus profonde, la divine réalité des âmes et du travail de Dieu dans les âmes.

LITURGIE

Q. — Comment organiser la messe votive du Sacré-Cœur un Premier Vendredi tombant en Carême ? Doit-on faire mémoire de la férie privilégiée *sub una conclusione,* et dire son évangile à la fin de la messe ?

R. — La messe du Sacré-Cœur, le Premier Vendredi du mois, se célèbre pendant le Carême comme dans les autres temps de l'année, et dès lors avec une seule oraison, sans mémoire ni évangile de la férie à la fin de la messe, conformément au rit des messes solennelles dont, même n'étant que lue, cette messe fait partie. (S. R. C., 20 mai 1892, n. 3773 ; 30 juin 1896, n. 3922, § 2, ad 3).

Q. — 1° Peut-on chanter la messe de *Requiem præsente corpore* le vendredi après la Pentecôte qui est aussi le vendredi des Quatre-Temps ?

2° Aux rubriques générales, dans l'Ordo diocésain, je lis : « In Gallia, missa exsequialis, corpore præsente, cantari potest in festis Iæ classis, quæ incidunt in hebdomada et quorum solemnitas fit dominica proxime sequenti, sed prohibetur dominica in qua reponitur eorum solemnitas (3890). »

Quel est exactement le sens de cette phrase ?

3° *Corpore præsente,* peut-on chanter une messe autre que la messe de *Requiem*, si la solennité du jour empêche cette dernière, ou faut-il renvoyer l'enterrement au soir ?

R. — Ad I. Le vendredi des Quatre-Temps de la Pentecôte, on peut chanter une messe de *Requiem* le corps présent. Il n'y a ni décret, ni enseignement contraire.

Ad II. L'Ordo, dans le passage cité plus haut, rappelle que dans les églises de France on peut chanter la messe des funérailles, *corpore præsente,* aux fêtes de 1re cl., quand la solennité externe est renvoyée au dimanche, pourvu toutefois qu'il y ait une autre messe de la fête ; mais elle est absolument interdite le dimanche où a lieu la solennité de la fête. (S. R. C., 16 novembre 1898, n. 4003, q. I).

On voudra bien toutefois se rappeler que, si *à l'incidence* de ces fêtes supprimées *un indult* autorise l'évêque à faire appliquer la messe de paroisse pour *les œuvres diocésaines*, et que le curé *soit seul* pour célébrer, il pourra faire le service d'enterrement, et remettre à un autre jour la messe qu'il devait dire pour les œuvres. (S. C. C., 16 déc. 1914).

Ad III. Lorsqu'on ne peut chanter une messe de *Requiem*, il est également défendu de chanter la messe du jour, *corpore præsente,* et il faut renvoyer l'enterrement et l'office des funérailles à un autre moment. (S. R. C., 27 janv. 1883, n. 3570, ad I ; 15 janv. 1897, n. 3946).

Q. — En France, d'après le décret du cardinal Caprara qui, je pense, n'est pas abrogé, la solennité de la Fête-Dieu est renvoyée au dimanche suivant. Cela posé :

1° Serait-il permis, et à quelles conditions, soit dans une paroisse, soit dans une communauté, de célébrer la fête du St-Sacrement du jeudi de l'incidence au jeudi suivant, en faisant les processions les deux jeudis, et également en faisant les expositions de jeudi à jeudi, au lieu d'aller de dimanche à dimanche ?

2° Dans le cas où, pour une raison ou pour une autre, même simplement de plus grande commodité, on ne ferait pas les processions soit les deux dimanches, soit les deux jeudis, la permission de l'évêque n'est-elle pas nécessaire pour les faire n'importe quel jour de l'octave ?

3° Ne pourrait-on pas, tout en faisant, si c'est permis, la fête du jeudi au jeudi pour les expositions et bénédictions du matin et du soir, renvoyer les processions aux deux dimanches ?

R. — La Fête-Dieu reste attachée au jeudi qui suit le dimanche de la Sainte Trinité, avec octave privilégiée de second ordre à l'instar de l'octave de l'Epiphanie, et est renvoyée, pour la solennité externe et la procession, au dimanche après son incidence. (S. R. C., 24 juillet 1911, *Urbis et Orbis*, n. 4273, ad V et VI). Le décret du cardinal Caprara n'est donc pas abrogé, mais plutôt confirmé.

Ne pourrait-on pas cependant solenniser cette fête du Saint-Sacrement avec messe chantée et procession à l'incidence même de la Fête-Dieu ? — La S. C. du Concile, le 3 mai 1912, répond que Sa Sainteté, en diminuant le nombre des fêtes de précepte, n'a pas entendu supprimer leur festivité : « vult immo Sanctitas Sua ut iidem dies in sacris templis celebrentur non minori, quam antea, solemnitate et, si fieri potest, eadem populi frequentia. » Son but principal a été d'éviter « frequentioris præcepti transgressiones, et ne forte contingeret, ut dum a multis Deus honorificatur, ab aliis non sine gravi animarum detrimento offenderetur. » Aussi, en vertu des présentes Lettres, pour exciter à toujours bien célébrer ces fêtes supprimées, il est concédé aux Ordinaires tout pouvoir de dispenser leurs sujets de la loi du jeûne et de l'abstinence lorsque l'une d'elles, tombant en pareille occurrence, est pieusement célébrée « cum debita populi frequentia. »

De plus, relativement à la Fête-Dieu, là où les évêques le jugeront expédient, ils pourront en vertu des mêmes Lettres permettre de célébrer la Fête-Dieu avec la solennelle procession d'usage le jeudi de l'incidence, « contrariis quibuscumque non obstantibus. »

En résumé, les curés et aumôniers se conformeront toujours aux instructions de l'Ordo et aux ordonnances de l'évêque pour les expositions, bénédictions et processions : « Ubi processio Ssmi Sacramenti in ejus festo die vel per octavam, ea qua decet solemni pompa, nequiverit haberi, designabit episcopus pro suo arbitrio et prudentia unicuique ecclesiæ aliquam ex sequentibus Dominicis in qua, celebrata Missa cum commemoratione Ssmi Sacramenti, juxta rubricarum præscriptam normam, solemnis illius processio peragi possit. » (S. R. C., 8 mai 1749, n. 2402).

Q. — Etant chargé de deux paroisses, puis-je, après avoir fait l'eau baptismale dans la paroisse X., la veille de Pâques, la faire la veille de la Pentecôte dans la paroisse Y., et conserver toute l'année dans la paroisse X. l'eau baptismale du Samedi Saint ?

R. — La pratique exposée par notre correspondant est à supprimer « non obstante quacumque contraria consuetudine. » (S. R. C., 7 déc. 1844, n. 2878 ; 13 avril 1874, n. 3331).

Mais que devra faire alors le curé chargé de plusieurs paroisses ? — S'il ne peut trouver d'autre prêtre pour faire dans l'autre la bénédiction de l'eau baptismale, « posita vera necessitate deficientiæ sacerdotis, super quo conscientia Parochi onerata maneat, idem Parochus de benedicta aqua ex principali Parœcia asportet in aliam. » (S. R. C., 29 mai 1900, n. 4057, ad I).